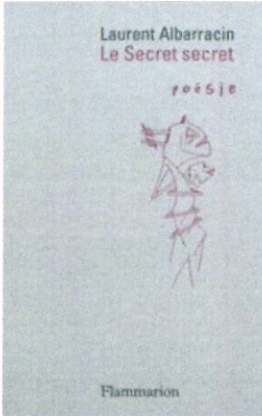




## Laurent Albarracin - Le Secret secret



La poésie de Laurent Albarracin est à la fois simple et sophistiquée, fraîche et profonde, amusante et savante, complexe et claire, originale et intertextuelle. Dès son titre, *Le Secret secret* (que j'ai découvert grâce à un article d'Éric Chevillard dans *Le Monde des Livres*) m'a intrigué tout en attisant ma soif de lecture : non seulement à cause du sens du mot « secret », qui donne envie de connaître la vérité qu'il cache (et qu'il semble ici cacher doublement), mais aussi en raison de cette étrange répétition. N'est-ce pas la première loi du « bien écrire », celle que l'on apprend dès l'école primaire, qui est transgressée par Laurent Albarracin avant même que le livre ne s'ouvre ? Bien entendu, aucune révélation ne nous sera livrée au terme de la lecture de ce recueil : le secret demeurera secret. Mais ce titre renvoie peut-être d'avantage à la forme qu'au contenu. Laurent Albarracin invente en effet des poèmes qui s'enroulent ingénieusement sur eux-mêmes, comme des bandes de Moebius, et qui pourraient être présentés comme les équivalents textuels des étranges dessins de M. C. Escher (vous voyez : ces personnages montant un escalier au bout duquel ils se trouvent en bas). Il ne s'agit pas d'un jeu formel gratuit : Albarracin rend compte par ce biais de la grande diversité du monde. À la façon de Francis Ponge, il nous fait ouvrir les yeux sur des choses que l'on réduit d'ordinaire à leur utilité pratique et trouve, dans le monde des mots, un équivalent formel à leur complexité. Ainsi écrit-il, au sujet de la roue, une phrase en forme de roue : « La roue s'engendre sans cesse / de ne pas pouvoir se dérouler / ni sortir du ventre de la roue » (p. 13). Par ailleurs, s'ils m'ont fait songer à Ponge, les vers singuliers de Laurent Albarracin m'ont également rappelé, par leur densité, les formules ciselées de François Jacqmin. Et, je ne sais pourquoi, en le lisant, j'ai songé en outre à Jacques Izoard. Quelle n'a pas été ma stupéfaction en rencontrant, p. 92, le vers « le bleu et la poussière le ciel et le ciment » ! Comme *Le Bleu et la Poussière* est le titre d'un recueil de Jacques Izoard, le doute n'est

plus permis : non seulement Albarracin semble revendiquer l'influence du poète liégeois, mais il lui rend discrètement hommage.

Depuis lors, j'ai découvert d'autres facettes du talent de Laurent Albarracin en lisant *Explication de la lumière* (Limoges, Dernier Télégramme, 2010), magnifique suite de versets voués à la lumière – qui est chantée plus qu'expliquée –, et *Résolutions* (Montréal, L'Oie de Cravan, 2012), un recueil d'aphorismes subtils. J'en citerai un pour finir ce compte rendu : « Ne pas traiter un béotien de béotien : ce serait peine perdue. »

Laurent Demoulin  
Juin 2013

Laurent Albarracin, *Le Secret secret*, Paris, Flammarion, 2012.

[I Suivant >](#)

[Retour à la liste de poésie](#)  
[Retour aux Lectures pour l'été 2013](#)

[Voir tous les articles Livres](#)

[Imprimer la page](#)

[Article en PDF](#)

[Envoi par courriel](#)

[Recommander](#)

[Tweeter](#)



## Hugo Pratt - *La Ballade de la mer salée*

Cet été, j'aimerais prendre le temps de relire *La Ballade de la mer salée* d'Hugo Pratt, premier véritable roman en bande dessinée et premier volet des aventures de Corto Maltese, paru d'abord en italien dans une revue en 1967 et traduit en français dans un album publié par Casterman en 1975.

En art comme dans la nature, il existe des états instables. Ainsi, l'eau posée sur le feu, après un moment, cesse d'être cent pour cent liquide et n'est pourtant pas encore vapeur : elle bout. Ainsi bout l'œuvre poétique incomparable de Baudelaire dans un état intermédiaire entre le romantisme et la modernité. Ainsi bout l'album *Sgt Peppers* des Beatles entre la musique de danse et le rock psychédélique. Ainsi bout *La Ballade de la mer salée*, qui correspond à cet état instable et précieux séparant la bande dessinée d'aventures pour adolescents ou pour enfants d'une bande dessinée autre, adulte, poétique, politique. Il y a encore un héros, mais celui-ci n'est plus du tout inscrit dans le schéma manichéen des bons et des mauvais. Corto Maltese est d'abord un pirate, et, qui plus est, un personnage secondaire, dont l'importance augmente très lentement au fil de ce long récit. Et celui qui ressemble le plus à un vrai méchant, le terrible Raspoutine, est attachant à sa manière. Tous les personnages existent, sont pluriels, partagés, humains : Cranio, Mélanésien aux propos indépendantistes, Tarao, le marin impassible, Christian Slutter, l'officier allemand obéissant malgré lui à des ordres qu'il réprouve, le Moine, chef énigmatique des pirates, Caïn, leur prisonnier, à la fois innocent et arrogant... Et, enfin, la cousine de Caïn, Pandora. Pandora... Un vrai personnage féminin fort et intelligent, n'ayant rien à voir avec les *pin-up* qui vont bientôt peupler la bande dessinée pour adultes.



*La Ballade de la mer salée*, malgré le nombre élevé de ses pages, est un pur moment de grâce artistique. Une porte qui s'ouvre : tout semble possible, alors, à ce moment-là, dans l'histoire de la bande dessinée... Depuis lors, un très petit nombre de ces possibles a été exploité. Mais ce n'est pas grave, il nous reste une trace de ce vacillement salutaire : l'album de Pratt, qui ne vieillit pas.

Enfin, au cœur de ce long bouillonnement, à la fin du volume, une page bout une seconde fois, bout au carré, une page durant laquelle une histoire d'amour semble s'ébaucher pour s'interrompre aussitôt. Elle est là, en puissance, presque silencieuse, et tire une part de sa splendeur de n'être pas exploitée (elle non plus). En voici le dialogue :

- Hé ! Bijou romantique !
- Bonjour Corto Maltese.
- Eh ! Mais comme tu es belle ! Tu me fais penser à un tango d'Arola que j'écoutais au cabaret « Parda Flora » à Buenos Aires.
- Il y avait peut-être quelqu'un qui me ressemblait.
- Non, c'est justement parce que tu ne ressembles à personne que j'aurais voulu te rencontrer toujours... n'importe où...
- Je ne viendrai pas avec vous Corto Maltese !
- Je sais !... Adieu Pandora !

À mes yeux, oui, la plus belle page de toute l'histoire de la bande dessinée.

Laurent Demoulin  
Juin 2013

*La Ballade de la mer salée*, Hugo Pratt, Casterman, 1993

< Précédent | Suivant >

[Retour à la liste des bandes dessinées](#)  
[Retour aux Lectures pour l'été 2013](#)

Voir tous les articles Livres

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander

Tweeter

## Victor Hugo - *Les Misérables*

– Quand l'été sera enfin là, pourquoi ne pas lire un classique ? Et pourquoi pas *Les Misérables* ?

– *Les Misérables* ? Mais on connaît tous déjà l'histoire par cœur sans l'avoir lu ! Les films, les feuilletons, les dessins animés et les comédies musicales l'ont lu pour nous !

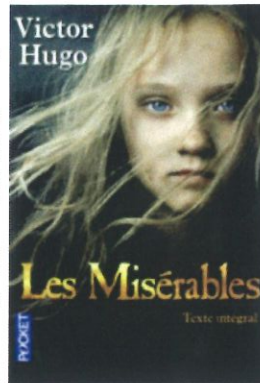
– Tu cites là *Les Misérables sans* Hugo. Je te propose de lire *Les Misérables de* Hugo. L'intrigue de ce roman est très finement menée : ce n'est pas sans raison qu'il a été aussi souvent adapté. Hugo entrecroisait mieux que personne les fils narratifs, de sorte qu'il arrivait à produire des rebondissements à la fois inattendus et prévus – cousus de fil transparent, si l'on veut. Et les différentes adaptations, parce qu'elles devaient répondre à des contraintes de temps très strictes, ont simplifié à l'extrême ce lacs d'intrigues. Elles ont remplacé le fil transparent par du fil blanc.

– Il paraît qu'il y a d'interminables longueurs, qui n'ont rien à voir avec toutes ces intrigues, et qu'ont bien fait de supprimer les scénaristes des adaptations *sans* Hugo. Des propos sur les couvents, sur des émeutes historiques oubliées, sur le déroulement de la bataille de Waterloo, sur les égouts de Paris...

– S'ils ne sont pas nécessaires au récit, ces passages sont admirablement bien écrits. De la poésie en prose, riche, chatoyante, ornée, magnifique. À lire à voix haute. Un roman qui mêle poésie et efficacité narrative, c'est extrêmement rare.

– D'accord, Hugo est un poète immortel, mais il se prend en outre pour un penseur, un philosophe, un politologue. Et là, il ne cesse de se tromper.


– Si elle manque sans doute de nuance, sa pensée est toujours généreuse. Ils ne sont pas si nombreux non plus, les grands romans qui parlent des « misérables ». Lire celui de Hugo : un luxe d'émotions pures.



[Voir tous les articles Livres](#)

Imprimer la page 

Article en PDF 

Envoi par courriel 

Recommander

Tweeter 

Laurent Demoulin  
Juin 2013

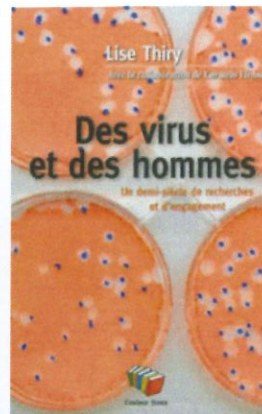
Les Misérables, Victor Hugo, Éd. Pocket, 2013  
(disponible gratuitement en [format ebook](#))

[< Précédent](#) | [Suivant >](#)

[Retour à la liste des romans](#)  
[Retour aux Lectures pour l'été 2013](#)

Lise Thiry - Des virus et des hommes

Qui pratique les « sciences humaines » a tendance à mythifier, à jalouser ou, au contraire, à mépriser les « sciences dures ». Le livre de Lise Thiry indique, dès son titre, qu'il existe des passerelles entre ces deux types de sciences que l'on ne cesse d'opposer : la célèbre virologue y traite des *virus*, bien entendu, mais aussi des *hommes*. Tout au long de son passionnant ouvrage, elle montre l'aspect profondément humain de la recherche scientifique. Les « sciences dures », sont, en effet, bel et bien humaines dans la mesure où les conditions de travail varient en fonction des chefs de laboratoire, de l'époque, des mœurs locales, du régime politique en place, de la guerre et de la paix, des moyens financiers, des rivalités entre savants, de l'urgence face aux épidémies en cours, etc. En outre, indépendamment des circonstances, la nature même du travail scientifique est tout à fait humaine, car, comme la biologiste le déclare d'emblée : « *Il est vrai que le chercheur s'attache surtout à construire des questions.* » (p. 15) Pas plus qu'un roman, un énoncé scientifique ne peut se targuer d'être un reflet transparent de la réalité extérieure. Si, grâce au va-et-vient entre expériences et théorie, il adhère évidemment au réel, il n'en demeure pas moins une *construction* intellectuelle, liée au regard que l'être humain porte sur ce qu'il observe. Regard qui classe, qui divise, qui range pour s'y retrouver dans la diversité foisonnante du monde. Ainsi, même la division biologique la plus stable aux yeux du profane, celle séparant les bactéries des virus, est-elle, nous apprend Lise Thiry, une vue de l'esprit, dans la mesure où il existe des microbes intermédiaires, comme l'agent de la psittacose, responsable d'une maladie pulmonaire chez le perroquet : « *En fait, la nature ne classe pas ses ouailles dans des tiroirs étanches. C'est notre esprit scientifique qui essaie de mettre de l'ordre dans un continuum.* » (p. 47)



Voir tous les articles Livres

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander

Tweeter

Fille du poète Marcel Thiry, Lise Thiry a travaillé ici avec la complicité d'un ami écrivain, Carmelo Virone, et consigne ses souvenirs en s'adressant à toutes et tous. Son essai est pluriel : il est personnel sans être intime, éducatif sans être pédant, scientifique, politique et historique. Il s'agit à la fois d'un ouvrage de vulgarisation, instructif à chaque page, d'une réflexion sur les conditions du savoir et d'un récit, celui d'une carrière extrêmement riche en expériences, qui conduit une virologue « curieuse comme une chèvre » (selon l'expression de sa mère) à voyager énormément, aussi bien en Europe et aux États-Unis que dans la Russie soviétique. Le voyage dans l'espace se double d'un voyage dans l'infiniment petit : on lit, bien entendu, avec une attention particulière les chapitres consacrés au virus du sida, mais on rencontre quantité d'autres virus, improbables et intrigants, au fil des pages.

Lise Thiry, au cœur même de la part scientifique de son propos, a le mérite de ménager le suspense en nous racontant ses découvertes pas à pas, comme si l'on était avec elle dans le laboratoire. Elle n'abuse cependant pas de ce procédé, notant par exemple à la fin du vingt-quatrième chapitre : « comment le virus se multiplie-t-il dans la glande mammaire de la mère ? Pour une tentative d'explication, il va nous falloir attendre presque dix ans. Mais le lecteur impatient peut sans attendre aller lire le chapitre 28. » Comme cette dernière citation le prouve, Lise Thiry, qui plus est, ne manque pas d'humour. Celui-ci se donne à lire notamment dans ses sous-titres, où abondent les paronomases (« Des dessins pour les médecins » ou « Les virus russes »), les calembours (« Fausse piste sur le cancer du col ») ou les énigmes (« Pierre Alechinsky in utero »). Ces détails participent au charme du passionnant témoignage de cette scientifique passionnée.

Laurent Demoulin  
Juin 2013

Lise Thiry (avec la collaboration de Carmelo Virone), *Des virus et des hommes. Un demi-siècle de recherches et d'engagement*, Charleroi, Couleur livres, 2012.

< Précédent | Suivant >

Retour à la liste des essais et documents  
Retour aux Lectures pour l'été 2013